

RACE ET EXTRÊME DROITE : RÉFLEXIONS SUR LES CONDITIONS RACIALES D'UNE RECHERCHE SUR LE RASSEMBLEMENT NATIONAL

*Race and the Far Right :
Reflections on the Racial Conditions of Research on the Rassemblement National*

Félicien Faury*

RÉSUMÉ

Cet article propose un retour réflexif sur les conditions raciales d'une enquête de terrain sur l'implantation électorale et partisane du Rassemblement national. La saillance du fait racial est étonnamment peu analysée dans la littérature, en particulier française, sur l'extrême droite. À partir de l'analyse d'expériences de terrain et d'une lecture critique des travaux existants, l'article souligne comment les identifications raciales à l'œuvre au cours de l'enquête, en l'occurrence les identifications blanches, conditionnent l'accès au terrain et la nature des données récoltées. La blancheur a des effets empiriques concrets sur la conduite de la recherche, par la production de formes d'invisibilisation (préservant le-la chercheur-e d'un marquage racial négatif) et de connivence (autorisant son inclusion dans un « nous » racialisé). La prise au sérieux de la question raciale engage également des questionnements normatifs quant aux façons d'envisager les appels à l'« empathie » et à la « compréhension » face à cet objet qu'est l'extrême droite.

ABSTRACT

This article offers a reflexive look at the racial conditions of research on the French far-right party Rassemblement national. Although issues surrounding race may appear evident in research on the far right, the French literature has given little attention to these racial dimensions. In particular, the article highlights how whiteness affects both access to the field and the nature of the data collected. Being perceived as white allows the researcher to benefit from invisibilization (not being racially marked in a negative way) and connivance (being included in a racialized "us"). Acknowledging that race matters also engages normative issues about recurrent calls for "empathy" towards the far right.

MOTS-CLÉS :

extrême droite, Rassemblement national, marquage racial, blancheur, relation d'enquête

KEYWORDS :

far right, race, whiteness, research methodology, research ethics

* Docteur en science politique, chercheur postdoctorant au CESDIP (Centre de recherches Sociologiques sur le Droit et les Institutions Pénales), felicien.fauray@cesdip.fr

Avertissement aux lecteurs-rices : l'article aborde des enjeux liés à la position des chercheur-es travaillant auprès de sympathisant-es d'extrême droite. À cet effet, il contient des retranscriptions de propos racistes et islamophobes que l'auteur entreprend d'analyser, mais qui peuvent néanmoins heurter au cours de la lecture.

Cet article propose un retour, comme la thématique du présent numéro y invite, sur les conditions raciales d'une enquête de terrain sur l'extrême droite partisane contemporaine. De 2016 à 2022, j'ai réalisé un travail de terrain auprès d'élu-es, de militant-es et d'électeurs-rices du Rassemblement national (anciennement « Front national »¹), parti français dirigé depuis 2011 par Marine Le Pen. En sciences sociales, l'extrême droite apparaît le plus souvent sous les traits d'un terrain « difficile » : pour des raisons pratiques, du fait de la méfiance usuellement entretenue par ce bord politique vis-à-vis de l'enquête sociologique, freinant ainsi l'accès au terrain ; pour des raisons éthiques ou politiques également, étant donné l'écart séparant les convictions des chercheur-es (s'auto-situant généralement à gauche) de celles de « leurs » enquêté-es. Les retours réflexifs menés sur la relation d'enquête s'attardent alors avant tout sur la gestion de cette distance politique et morale, tissée de méfiances réciproques, entre enquêteur-trice et enquêté-es. Dans la continuité des réflexions sur l'étude des mouvements, groupes et collectifs « détestables » ou « répugnants » (Harding 1991 ; Esseveld et Eyerman 1992 ; Zawadzki 2002 ; Snow 2006 ; Boumaza et Campana 2007), plusieurs chercheur-es travaillant sur l'extrême droite se sont interrogé-es sur le travail émotionnel (Avanza et Hochschild 2018) et moral (Boumaza 2001 ; Bizeul, 2007) nécessaire face à des sujets d'enquête peu « aimables » (Avanza 2008 ; 2019) et sur les conséquences déontologiques qui en découlent (Blee 2000 ; Bizeul, 2008 ; Busher 2021).

Au sein de cette littérature, et tout particulièrement celle portant sur l'extrême droite française, la question des conditions raciales de l'enquête reste peu explorée.

Si la chose n'est pas propre à ce sous-champ de recherche, dans un contexte académique et intellectuel français caractérisé dans l'ensemble par un faible investissement scientifique de la question raciale (Belkacem, Direnberger, Hammou et Zoubir 2019 ; Bouzelmat 2019), cette relative absence peut pourtant paraître surprenante. Au regard de la place occupée par le racisme au sein du projet idéologique du RN (Alduy et Wahnich 2015), partagé et reconduit par ses sympathisant-es (Mayer 2015), on peut en effet formuler l'hypothèse raisonnable que les identifications raciales à l'œuvre au cours d'une enquête sur ce parti et ses soutiens exercent une influence toute particulière sur l'accessibilité du terrain et la nature des données récoltées. Ainsi, une des « évidences » peu questionnées de ce type de terrain est qu'être perçu-e comme personne blanche – ce qui fut mon cas durant mon enquête – vient lever tout un ensemble d'entraves et de censures au cours de l'enquête, constituant dès lors une des conditions de possibilité de la recherche. À rebours d'une littérature insistant prioritairement sur les problèmes relatifs à la *distance* (idéologique, politique, morale) structurant la relation d'enquête, cet article propose au contraire, en intégrant les enjeux raciaux à l'analyse, de poser la question de la *proximité* entre sociologues et enquêté-es. Si les écarts politiques peuvent être bien réels et poser des questions méthodologiques et éthiques spécifiques, il est tout aussi important de souligner comment le partage d'une même condition majoritaire sur le plan racial peut venir conditionner (et, sous bien des aspects, favoriser) le travail d'enquête.

Cet article s'appuie sur l'analyse de mes propres expériences d'enquête ainsi que sur une lecture des travaux d'autres chercheur-es étudiant l'extrême droite – y compris des chercheuses racisées négativement sur leur terrain. Comme je chercherai à le montrer, la blancheur, conçue comme norme et position dominante au sein de l'espace social racialisé², permet de bénéficier de formes d'invisibilisation (absence de marquage racial préjudiciable) et de connivence (être inclus dans un « nous » racial) qui facilitent l'accès au terrain et aux paroles des sympa-

1 Durant la période d'enquête (2016-2022), le « Front national » est devenu en 2018 « Rassemblement national ». Pour des raisons de commodité, j'utiliserai le nom le plus récent du parti et son acronyme (RN) lorsqu'il sera question de ma recherche, tout en conservant l'appellation de FN pour les travaux publiés avant 2018.

2 J'utilise le terme de blancheur désormais communément employé dans l'espace académique français, traduction de l'anglais *whiteness* (Cervulle 2013 ; Le Renard 2019 ; Cosquer, Le Renard, Paris 2022).

thisant-es d'extrême droite. Je terminerai en montrant qu'outre ces considérations méthodologiques, la prise au sérieux de la question raciale engage également des questionnements normatifs, en particulier quant aux façons d'envisager les appels, récurrents au sein de la littérature, à l'« empathie » et à la « compréhension » face à cet objet qu'est l'extrême droite.

Une enquête sur le Rassemblement national

L'enquête dont il est ici question portait sur l'implantation électorale et partisane du Rassemblement national (RN) dans un territoire urbain du Sud-Est de la France, en région Provence-Alpes-Côte d'Azur (PACA)³. J'ai résidé sur place une quinzaine de mois en cumulé durant la période d'enquête, laquelle s'étendait de 2016 (début de la campagne électorale présidentielle de 2017) à 2022 (élections législatives). En m'inscrivant dans une tradition d'études attentive à l'ancrage social des phénomènes politiques (Sawicki 2000 ; Aldrin 2003 ; Braconnier 2010), je cherchais à comprendre les succès du RN en les inscrivant dans leur contexte socio-spatial, en m'interrogeant notamment sur les mécanismes de normalisation locale de l'extrême droite dans le territoire étudié. Afin de rendre compte de la diversité des modes d'attachement à ce camp politique, j'ai fait porter la focale à la fois sur les électeur·rices ordinaires (c'est-à-dire non professionnalisés·es politiquement) et les militant·es ou élu·es du RN. L'« offre » partisane et la « demande » électorale ont donc été étudiées conjointement, à l'échelle d'un même territoire.

Outre une cinquantaine d'entretiens semi-directifs (souvent complétés de conversations informelles) avec des votant·es, militant·es et élu·es RN, j'ai mené des observations à l'occasion des différents événements locaux organisés par le parti. Je qualifie ces observations de « non participantes » au sens où ma participation aux activités concrètes du groupe partisan étudié est restée minimale – ce qui ne veut pas dire nulle – tout au long de l'enquête. J'ai ainsi assisté, comme spectateur,

à plusieurs événements partisans (meetings, réunions, soirées militantes) et j'ai engagé diverses discussions informelles avec des militant·es lors de mes passages réguliers à la permanence locale. Je n'ai en revanche jamais participé à des actions de propagande (collage d'affiches, distribution de tracts, rédaction de contenus), ni partagé de contenus numériques sur les réseaux sociaux, ni contribué financièrement à la vie partisane du RN (achat de carte, inscription payante à un meeting). Parler de participation minimale n'implique pas que ma présence n'ait eu aucun effet sur la situation observée, mais renvoie ici au faible degré d'implication (physique, intellectuelle, symbolique) dans les activités collectives du groupe étudié (Chauvin et Jounin 2012). Cette démarche s'adosse à une éthique de recherche bricolée au fur et à mesure de l'enquête, que je me concevais comme conséquentialiste : ne rien faire qui puisse avoir des conséquences politiques et électorales directes (positives comme négatives) pour le RN. Ce choix s'explique par mes réticences politiques personnelles⁴ quant à la participation aux activités d'un parti comme le RN, mais aussi par la spécificité de mes intérêts de recherche, lesquels ne portaient pas sur les activités intra-partisanes proprement dites ni sur le « métier de militant » (Bargel 2014) des activistes d'extrême droite⁵. Si j'ai cherché à limiter au maximum la dimension participante de mon enquête, notamment s'agissant de l'observation des activités militantes au RN, je me suis en revanche autorisé une « participation » communicationnelle au cours des entretiens semi-directifs, qui furent menés à la fois avec des militant·es et des électeur·rices ordinaires. Conformément à la vision que je me fais de l'entretien en sciences sociales (qui ne saurait selon moi être le lieu d'une confrontation politique), j'ai cherché à

³ Afin de respecter l'anonymat des personnes rencontrées durant l'enquête, j'ai fait le choix de rester économe quant aux détails fournis sur la localisation exacte du territoire étudié.

⁴ Lesquelles ont été renforcées par les différentes sociabilités (professionnelles, amicales, amoureuses) que je pouvais entretenir en-dehors de l'enquête. On envisage sans doute trop souvent les « malaises » suscités par l'enquête sur des milieux éloignés politiquement comme des ressentis intérieurs, donc purement individualisés, sans rappeler qu'ils sont avant tout conditionnés et entretenus par les jugements des « autres significatifs » (Mead 1963) du·de la chercheur·e.

⁵ Ce choix d'une participation minimale n'implique dès lors en aucun cas une défense de ce que devrait être, dans l'absolu, l'attitude à adopter au cours d'une enquête sur l'extrême droite. Les enquêtes davantage participantes et immersives dans les partis et mouvements d'extrême droite présentent tout un ensemble de bénéfices scientifiques, apportant une connaissance interne de ces mouvements au-delà des façades partisanes et du regard homogénéisant qui est parfois porté dessus (Blee 2003 ; Bizeul 2003 ; Avanza 2018 ; Delaine 2021 ; Dahani 2022).

accueillir avec une écoute attentive la parole de mes interlocuteur-trices, et j'ai veillé autant que possible à ne pas laisser entrevoir de désaccords ou de désapprobations quant à leurs propos – fussent-ils racistes, comme j'y reviendrai. Parce que pour pouvoir écouter, il faut parfois laisser entendre, je n'ai jamais évoqué mes opinions politiques et j'ai régulièrement « laissé croire à ma sympathie » (Avanza 2008, 52) au cours de ces conversations.

En s'appuyant sur cette expérience de recherche, cet article prend pour objet l'homogénéité des identifications raciales à l'œuvre au cours de l'enquête et ses conséquences sur la conduite du terrain, les matériaux récoltés et leur interprétation. Je parle ici d'homogénéité au sens où j'ai été perçu au sein du milieu étudié⁶ (et je m'identifie moi-même) comme personne blanche, et que la quasi-totalité des individus rencontrés et interrogés sur le terrain sont des personnes que j'identifie comme blanches. Cette monochromie de l'enquête est conforme à la réalité empirique selon laquelle les groupes minorisés votent peu, dans leur majorité, pour l'extrême droite (Brouard et Tiberj 2005 ; Tiberj et Simon 2016), et que la présence de militant-es et élu-es racisé-es reste exceptionnelle au sein des partis d'extrême droite, en tout cas en France (Orfali 2001 ; Avanza 2010). Si l'auto-positionnement sur le plan racial ne fut pas toujours systématique de la part des enquêté-es, celui-ci apparaissait souvent en creux, par la désignation de groupes « autres » (notamment, sur mon terrain, les groupes et individus catégorisés comme « arabes », « turcs » et « musulmans »⁷), dont l'altérisation raciale impliquait en retour chez mes interlocuteur-rices leur propre inclusion au sein du groupe majoritaire. Beaucoup d'auto-identifications spontanées recouraient également à des catégorisations nationales (« français », parfois

aussi « européens ») ou religieuses (« catholiques », ou « chrétiens »), lesquelles fonctionnaient – dans mon enquête comme sur d'autres terrains français (Mazouz 2008 ; Braconnier et Dormagen 2010 ; Lambert 2015 ; Brun et Galonnier 2016) – comme *proxys* de la blancheur. La notion de blancheur est donc ici utilisée comme catégorie analytique, désignant cette « condition » (Mazouz et Cohen 2018) permettant aux individus la partageant « d'être exempts de toute expérience raciale pénalisante et stigmatisante » (Harchi 2020) dans un espace social racialisé donné (Brun 2021). Ce sont les différents effets de ce partage d'une même condition majoritaire entre enquêteur-trice et enquêté-es que cet article entend déplier⁸.

Échapper au marquage racial négatif

Si la race fonctionne comme « système de marques » (Guillaumin 1977), on verra ici que la blancheur du ou de la chercheur-e se traduit tantôt par un *non*-marquage, c'est-à-dire par la capacité à passer inaperçu-e dans un contexte d'enquête où domine l'entre-soi blanc, tantôt par un marquage qu'on dira positif, prenant la forme d'une inclusion au sein d'un « nous » racialisé partagé par les personnes enquêtées. Dans tous les cas, l'appartenance au groupe majoritaire permet à l'enquêteur-trice d'échapper à un marquage racial négatif et préjudiciable. D'un point de vue méthodologique, cette caractéristique conditionne le fait même d'accéder au terrain et de pouvoir s'y maintenir sur le long cours.

Cette dimension reste cependant peu analysée au sein des travaux empiriques sur l'extrême droite, y compris dans le cadre des réflexions portant justement sur les conditions de possibilité de l'enquête auprès de ces milieux. Ainsi, Daniel Bizeul, un des sociologues ayant sans doute poussé le plus loin l'analyse réflexive sur son expérience d'enquête auprès de militant-es d'extrême droite, lorsqu'il évoque dans son ouvrage consacré au

6 À une éphémère hésitation près, sur laquelle je reviendrai dans la suite de l'article.

7 J'écris ces termes entre guillemets et sans majuscules, car il s'agit d'hétéro-identifications de groupes construits racialement et stigmatisés, sur lesquels l'enquête ne portait pas. Ce choix d'écriture permet ainsi de signaler une prudence interprétative quant au statut des groupes réels ainsi désignés. Les termes de blanc/non-blanc sont utilisés sans guillemets et sans majuscules car ils renvoient à une catégorie analytique désignant une position au sein d'un rapport social (comme on écrirait bourgeois ou masculin) et non un peuple, une nationalité ou une catégorie institutionnelle et administrative (Mélusine, 2020, note 3).

8 Pour des raisons d'économie argumentative, cet article se concentre spécifiquement sur le rapport social de race (et ses implications pour l'enquête), et non sur d'autres types de rapports de pouvoir. Ce choix est guidé par le constat, comme on le détaille dans ce texte, de la faible prise en compte des enjeux raciaux dans les enquêtes sur l'extrême droite – enjeux que cet article d'explorer prioritairement.

Front national « les éléments de [s]a propre personne avec lesquels [il a] dû composer et sur lesquels [il a] pris appui au cours de [son] enquête » (Bizeul 2003, 49), ne mentionne à aucun moment l'appui le plus sûr sur lequel il a pu compter, à savoir le fait de ne pas être perçu comme appartenant aux groupes auxquels ses enquêté-es se montrent manifestement hostiles. Si la position racialisée du chercheur apparaît presque trop évidente pour être notée, elle a cependant pour effet de préformater favorablement la relation d'enquête, limitant *de facto* l'exposition à la méfiance et à l'hostilité de la part des militant-es côtoyé-es. L'évacuation de cet enjeu de l'effort réflexif a pour effet de négliger les aspects moins « malléables » mais tout aussi cruciaux de l'identité du sociologue – tout en faisant prendre le risque de reconduire, sur le plan analytique, l'invisibilisation dont bénéficie usuellement le groupe majoritaire (Frankenberg 1993 ; Dottolo et Stewart 2013) et le « silence convenu qui l'entoure habituellement » (Cervulle 2013, 134)⁹.

Souvent, ce privilège d'enquête n'est indiqué qu'indirectement, par l'évocation de proches dont la présence pourrait mettre en péril l'accès au terrain. Dans un article sur les « aspects moraux » de son immersion au FN, D. Bizeul décrit le partage opéré au cours de son enquête entre sa vie privée et les cercles militants étudiés. Il évoque en particulier le fait qu'il « ne souhaite pas être *marqué* » (je souligne) par sa relation avec un homme décrit comme métis, craignant « un mouvement ou un propos critiques de l'un ou l'autre des militants » (Bizeul 2007). En mentionnant cette crainte d'une assignation raciale négative indirecte – ici combinée à une homophobie potentielle –, l'auteur indique en creux comment son propre non-marquage racial conditionne pour une grande part ses interactions avec les mili-

tant-es frontistes. De manière analogue, Martina Avanza, lors de son enquête auprès de membres de la Ligue du Nord italienne, note avoir caché aux personnes côtoyées durant son enquête son « choix de faire un enfant avec, selon leurs catégories, un "Arabe" donc présumé "musulman" et évidemment "intégriste" ». Face aux questions de ses enquêté-es, elle modifie les prénoms des proches concernés (sa fille et le père de sa fille) afin de ne pas laisser transparaître leurs « origines » et ainsi « [s]'exposer au jugement des [...] membres du groupe » étudié (Avanza 2008, 53).

Cette inquiétude quant aux informations biographiques et sociales dont disposent les enquêté-es sur soi est un trait assez banal de l'enquête ethnographique. Comme dans toute recherche de terrain, mais *a fortiori* au sein de groupes politiques souvent hostiles et suspicieux vis-à-vis des sciences sociales, l'observateur est aussi observé, l'enquêteur « enquêté ». L'ethnographe doit ainsi donner tout un ensemble de gages de confiance aux sujets de son enquête, ou en tout cas fournir assez d'efforts pour ne pas susciter de la méfiance à son égard. Au sein des recherches sur l'extrême droite, il apparaît dès lors que la sélection des informations délivrées aux enquêté-es, et notamment celles que l'on souhaite prioritairement leur cacher, touchent à l'identification raciale du-de la chercheur-e et/ou de ses proches. Surtout, le risque que représente ce « mauvais entourage » indique à quel point le fait de ne pas être *soi-même* identifié négativement d'un point de vue racial constitue une condition de tranquillité minimale pour l'ethnographe étudiant ce type de milieux. Comme le rappelle M. Avanza, s'interroger sur sa « relation à l'objet » comme ethnographe doit aussi inclure une réflexion sur « la relation de "l'objet" à "son" ethnographie » (Avanza 2008, 49) : ne « pas aimer » ses enquêté-es est une chose, mais la première des conditions de l'enquête reste que ces mêmes enquêté-es ne vous détestent pas.

Ce fait s'observe d'autant mieux lorsque l'ethnographe présente justement des caractéristiques l'éloignant de ce « neutre » que constitue la blancheur. Ainsi, la sociologue Magali Boumaza, dans une auto-analyse sur son enquête immersive auprès de militant-es du

9 Cette absence de thématization de la blancheur peut ainsi avoir pour conséquence de reproduire au sein des sciences sociales la figure utopique du « témoin modeste » dont parle Donna Haraway, appartenant à cette « "catégorie non-marquée" construite à partir de conventions extraordinaires de l'auto-invisibilité » (Haraway 1984 [2007], p. 310). Il apparaît ainsi important de distinguer les formes de non-marquage dont l'enquêteur peut bénéficier empiriquement (au cours du terrain) de celles qui sont reconduites analytiquement (dans le retour réflexif sur l'enquête), où l'évitement de cette question vient entretenir l'illusion de la neutralité dont bénéficie le groupe dominant. Pour des raisonnements similaires à propos de l'appartenance de genre, lire par exemple (McKeganey et Bloor 1991) ou, en langue française, (Clair 2016a ; 2016b).

FN (Boumaza 2001), souligne bien la « gageure » et le « handicap de taille » qu'a représenté le fait d'être une « femme issue d'un couple mixte », avec un « nom à consonance maghrébine » dans un milieu xénophobe. Elle évoque également le problème quotidien qu'a constitué, au cours de l'enquête, son souci de respecter certaines pratiques religieuses musulmanes, dans « un groupe de jeunes [militants] qui aiment boire de l'alcool ou encore manger du saucisson ». Elle doit ainsi « enfouir » certaines caractéristiques sociales, en détourner d'autres, se déclarer végétarienne pour ne pas se dire musulmane, « taire [ses] origines » et « endurer en silence la violence verbale [...] des logorrhées xénophobes » des personnes côtoyées (*Ibid.*, 106-107). Même si la chercheuse indique que son apparence physique « ne laisse pas transparaître [sa] double appartenance culturelle », elle souligne avoir dû constamment se « bricoler » une identité sur un terrain qui n'a jamais pu être abordé « sereinement ». Ainsi, les identifications raciales avec lesquelles la chercheuse a dû composer n'engageaient pas seulement des questionnements éthiques et politiques mais ont aussi mis en jeu, plus concrètement, la faisabilité même de l'enquête.

C'est une expérience assez similaire que relate la chercheuse indo-américaine Vidhya Ramalingam à propos de son enquête ethnographique sur le parti d'extrême droite suédois *Sweden Democrats* (SD). Dans un texte réflexif sur sa position d'ethnographe non-blanche (Ramalingam 2021), l'autrice pointe la peur, l'inconfort et le coût émotionnel qu'a représenté cette enquête dans des espaces politiques où domine le racisme¹⁰. Tout en soulignant qu'il lui a malgré tout été possible de construire des relations de confiance auprès de certain-es militant-es, elle indique aussi avoir été exclue de divers événements de campagne – au motif notamment que cela pourrait être « déroutant » pour les membres du public présent. Lorsqu'elle parvient à intégrer ce type d'événements, elle est alors très régulièrement la seule personne non-blanche présente dans les meetings ou les

manifestations. De par sa seule présence, « même sans dire un seul mot », la chercheuse est alors remarquée et remarquable, éveillant une « constante attention » de la part des militant-es (*Ibid.*, 263). V. Ramalingam indique ainsi avoir dû négocier au quotidien avec la curiosité intrusive, la suspicion, l'évitement ou l'hostilité des membres du SD, suscitant chez elle une fatigue mentale et émotionnelle, voire des craintes pour sa sécurité. Comme elle l'écrit, si les chercheur-es blanc-hes peuvent aussi courir des risques physiques et endurer de forts coûts émotionnels en travaillant sur l'extrême droite, ils et elles ont au moins l'avantage de pouvoir, lorsque souhaité, se fondre dans le décor et passer inaperçu-es (« *blending in and going unnoticed* », *Ibid.*, 261), ce qui n'est pas un bénéfice anodin pour des enquêtes de cette nature.

Terrain souvent considéré comme « difficile », l'extrême droite ne l'est ainsi pas au même degré selon que l'enquêteur-riche peut subir ou non du racisme de la part de ses enquêté-es, que la racialisation se traduise par de la violence, des attaques verbales, des suspicions ou, plus simplement encore, un refus ou des difficultés d'accès au terrain. Il faut ainsi reconnaître que les divergences politiques, si elles peuvent être bien réelles, engagent de manière moindre les conditions de possibilité de l'enquête. Au cours de ma propre recherche, même si je n'ai pas réalisé d'observation participante ni d'immersion de longue durée au sein du parti, la gestion de l'écart politique et moral avec les enquêté-es a été une contrainte d'enquête importante – avec son lot de malaises profonds, de colères contenues, de sentiments ambivalents vis-à-vis de mes interlocuteur-rices. Mais d'un point de vue pratique, j'ai pu assister aux différents meetings et aux diverses réunions publiques organisées par le parti sans que leurs accès ne me soit refusé ou questionné. La blanchité permet une ouverture plus facile des portes du terrain, y compris au sens le plus littéral, comme en témoigne cette expérience d'enquête :

[Observation Mai 2017, meeting local]. J'attends dans la file d'attente pour assister au meeting de X qui vient clore la campagne locale pour les élections présidentielles.

¹⁰ Dans les articles de M. Boumaza et de V. Ramalingam, la question du sexisme et de ses conséquences sur la conduite de l'enquête est aussi régulièrement évoquée (de même que l'homophobie dans le texte de M. Boumaza). Sur ce point, lire également (Clair 2016b).

Le meeting a lieu dans un grand amphithéâtre, dont quelques gardiens contrôlent l'entrée. Devant moi, je remarque deux jeunes femmes que j'identifie comme d'origine maghrébine, qui attendent en silence dans la queue pour entrer dans l'amphithéâtre. Lorsqu'elles arrivent devant le gardien, celui-ci les observe et leur demande si elles ont en leur possession la carte du parti. Elles répondent par la négative et le gardien les prie alors de se placer sur le côté. Je m'inquiète un peu car je ne suis moi-même pas encarté. Je n'ai lu cette condition nulle part dans l'annonce de l'événement. Lorsque je passe devant le même gardien, il ne me demande rien et je peux pénétrer dans l'amphithéâtre sans encombre. Je m'attarde un peu dans le hall d'entrée et je constate que le gardien explique aux deux jeunes femmes qu'elles ne peuvent pas assister à l'événement si elles ne possèdent pas de carte. Elles acquiescent et sortent. Je les quitte du regard et je rentre dans la grande salle pour assister au premier discours.

Dans une recherche sur l'extrême droite, être perçu comme blanc fait ainsi diminuer la quantité de gages à donner au groupe enquêté pour accéder au terrain et s'y maintenir. Cette caractéristique m'a permis, au cours des événements collectifs, non seulement d'y accéder sans encombre mais aussi d'y passer inaperçu, sans éveiller particulièrement l'attention des personnes présentes. Y compris dans les comités plus restreints, durant les conversations informelles que j'ai pu avoir avec les militant-es, mes « origines » n'ont jamais été une question¹¹ – et, contrairement à l'expérience d'enquête relatée par M. Boumaza, j'ai pu préférer les chips au saucisson (je suis végétarien) sans que cela ne suscite aucune remarque suspicieuse. Un des premiers effets de la blanchité est donc pour le-la chercheur-e de bénéficier d'une « transparence sociale » (Dorlin 2009, 13), forme d'invisibilité qui peut s'avérer particulièrement utile dans une enquête sur le RN. Le pendant psycho-affectif de cette absence de marquage racial négatif est de profiter d'une *sérénité* qui, si elle n'est jamais totale, constitue

une condition importante pour « tenir » sur ce type de terrain, d'autant plus dans le cadre d'une enquête menée sur le long cours.

Cela ne signifie pas qu'enquêter sur le RN soit de tout repos et qu'un tel terrain ne doive pas être continuellement négocié. Mais l'identification raciale blanche paraît pouvoir alléger considérablement la charge que constitue la gestion de la suspicion collective du groupe enquêté. Sur mon terrain, si j'ai dû prendre garde à ne pas être identifié comme un « gauchiste » ou – pire – un journaliste venu « espionner » les militant-es du RN, je n'avais pour ainsi dire *que* cet enjeu à gérer, sans que s'y ajoutent le racisme et ses conséquences. De même, si j'ai parfois craint pour ma sécurité personnelle au cours de l'enquête¹², ce n'est jamais mon assignation raciale qui en a été la cause. Enfin, si j'ai été témoin de (nombreux) propos et discours racistes durant le terrain, le fait de ne pas être moi-même assigné à l'« ennemi principal » des sympathisant-es d'extrême droite n'est pas un aspect négligeable de la relation d'enquête. Dans l'article précédemment cité, V. Ramalingam décrit l'épreuve personnelle que constitue l'exposition, comme personne non-blanche, à des paroles haineuses et dénigrantes envers les minorités, qu'il s'agisse des discours officiels lors des meetings observés ou des propos informels circulant au sein du milieu politique étudié. Elle évoque notamment les nombreuses plaisanteries et moqueries racistes de ses enquêté-es, dont certaines sont formulées intentionnellement afin de guetter sa réaction (Ramalingam 2021, 266). Le coût émotionnel et affectif n'est ainsi pas le même que l'on soit soi-même ou non, sur le plan racial, la cible de l'hostilité des membres enquêtés.

Faire partie du « nous » : les effets de la connivence raciale

En plus de conditionner l'accès au terrain et le maintien de la relation d'enquête, les identifications raciales peuvent influencer sur la nature et le contenu des données

¹¹ Sinon de façon non connotée racialement, pour me demander par exemple dans quelle région ou ville j'avais grandi.

¹² Notamment lors d'interactions avec des militants au comportement méfiant voire menaçant, possédant ou cherchant à obtenir certaines informations personnelles à mon sujet (mes coordonnées téléphoniques, mon adresse de domicile lors de mon séjour sur le terrain, etc.).

empiriques récoltées. Cela vaut notamment pour les discours tenus par les enquêté-es au cours des conversations informelles ou des entretiens semi-directifs. Ce fait m'est apparu de façon particulièrement claire à l'occasion des entretiens menés avec des électeur-rices du RN. S'ils ne s'y résument pas, ces entretiens ont donné lieu à tout un ensemble de propos racistes, xénophobes et islamophobes, plus ou moins explicites et euphémisés selon les profils sociaux et politiques de mes interlocuteur-rices¹³. Le racisme à l'œuvre dans les propos des personnes interrogées s'est assez vite imposé comme un élément central et structurant de leurs préoccupations sociales, et comme un ressort primordial de leurs votes. Or, l'accès à ce type de discours ne va pas de soi. C'est un point bien connu des chercheur-es travaillant sur les opinions xénophobes et les votes extrêmes¹⁴ : le souci de ne pas « passer pour raciste » (en exprimant certaines aversions raciales) ou pour « extrémiste » (en déclarant un vote RN) peut venir modifier, par effet de censure, le contenu des propos récoltés et ainsi les interprétations que l'on peut en faire. Dans ce cadre, les marques de sympathie et de compréhension quant aux propos d'autrui peuvent aider à l'expression d'opinions illégitimes sans pour autant déformer leur structuration (Hagendoorn et Sniderman 2001 ; Mayer 2002).

Ce travail interactionnel nécessaire durant l'entretien est cependant d'autant plus efficace qu'il s'effectue sur fond d'une identification raciale commune. Alors que la littérature états-unienne a depuis longtemps interrogé les effets d'un tel « *racial matching* » sur les propos obtenus lors d'interviews, tout particulièrement lorsqu'il s'agit de questions relatives à la race et au racisme (Hatchett et Schuman 1975 ; P. J. Rhodes 1994 ; Twine 2000 ; Savage 2016), sa prise en compte reste encore rare dans les travaux français (Quashie 2020 ; Cosquer, Le Renard, Paris 2022)¹⁵. Au sein des travaux sur l'extrême droite, le

fait que l'entretien mené avec tel ou telle sympathisant-e constitue le plus souvent une situation d'entre-soi blanc est rarement noté et reconnu. Il est pourtant assez probable que cette configuration joue sur les conditions de dicibilité de la parole alors délivrée. Les analyses des façons différentes par lesquelles les chercheur-es sont catégorisé-es racialement selon les contextes ont par exemple montré comment de telles variations peuvent avoir une influence sur les discours, et plus largement les attitudes, des enquêté-es (voir entre autres Mazouz 2008 ; Pierre 2008 ; Henderson 2009 ; Quashie 2017 ; Brun 2021). Si ce n'est pas l'ambiguïté raciale qui caractérise, loin de là, la relation d'enquête que j'ai entretenue avec les sympathisant-es du RN, j'ai été cependant confronté, à une occasion, à une (courte) hésitation quant à mon identification comme personne blanche.

La scène se déroule lors d'un entretien mené avec un couple, Robert et Marie E., à l'été 2017. Robert et Marie sont deux retraité-es de milieux populaires rencontré-es par le biais d'une association locale, qui ont accepté que je mène un entretien à leur domicile. Leurs préférences électorales (en faveur de Marine Le Pen) ont été évoquées rapidement au cours d'une conversation informelle et seront confirmées au cours de l'entretien. Au début de notre conversation, alors que la discussion s'oriente vers la question des rachats de maisons voisines de celle où le couple réside, Robert, commençant à évoquer la présence d'« arabes » dans leur lotissement, paraît hésiter quant à ma propre assignation raciale :

Robert E. : ... Et puis là, ben maintenant c'est un arabe, on a un arabe là [qui vient d'emménager]

Moi : Ils... Ils commencent à racheter là ?...

Robert : Les arabes ? Oh ! [Il lève les yeux au ciel et se met à rire, puis me regarde fixement, l'air interrogatif] Vous êtes pas arabe ? [Il me fixe plus attentivement, puis se retourne vers son épouse et lui demande] Il est pas arabe ? [J'ai un sourire gêné et je secoue la tête négativement] Parce qu'il a les yeux marrons, comme moi là ! [Son épouse, Marie, rit]. Parce que nous, on les aime pas hein. Alors là... [Il continue en énumérant les logements rachetés récemment]

13 La parole raciste est apparue comme davantage « libérée » chez les électeur-rices, par rapport à celle des élu-es et militant-es RN. Ces derniers-ères, du fait de leur position et de leurs responsabilités politiques et partisanes, prenaient sans doute davantage garde à leurs propos face à un étudiant et son magnétophone.

14 Sur ce point et les différentes méthodes mises en place pour le contourner, lire (Sniderman et Carmines 1997 ; Mayer et al. 2017 ; Mayer 2018).

15 Ce sont par ailleurs souvent les différences racialisées qui sont notées et prises au sérieux dans certaines recherches françaises (Hamel 2012 ; Talpin et al. 2021, p. 353 et suiv.), davantage que les situations d'entre-soi blanc en entretien.

Si cet épisode donne à voir que la blancheur n'est pas une propriété fixe et a-contextuelle (West et Fenstermaker 1995), il s'agit ici de l'exception – mes « yeux marrons », le brun foncé de mes cheveux et mon bronzage estival ayant peut-être joué ici – qui confirme la règle de ma perception comme personne blanche durant toute l'enquête (et plus largement dans le reste de ma vie quotidienne). L'hésitation est cependant intéressante en ce qu'elle laisse apparaître à quel point le phénotype, ou autres attributs perçus et interprétés racialement, peuvent conditionner les propos récoltés, et en l'espèce des propos racistes. Ceux-ci, suite à cette interaction, furent en effet particulièrement explicites et virulents de la part de Robert (à l'encontre des « arabes » et des « musulmans » notamment). On peut ainsi supposer que la clarification, en interaction, de ma position raciale a contribué à lever une potentielle censure sur les propos récoltés, servant de déclic au relâchement raciste.

Le caractère inédit de cet épisode révèle comment, de façon plus générale et commune au cours de mon enquête, être perçu comme blanc a autorisé l'émergence de tout un ensemble de marques de « complicité raciale fondée sur une même position majoritaire » (Brun 2020, 83), qu'il s'agisse de propos ouvertement racistes, de sous-entendus ironiques, ou de récits plus intimes de souffrances vécues (des récits d'agressions par exemple). Toutes les évocations des groupes et individus considérés comme « autres » opéraient ainsi par mise en différence avec un « nous » racialisé au sein duquel je me retrouvais quasi spontanément inclus. Un autre effet de l'identification blanche a ainsi été d'installer un espace de *connivence* auprès des sympathisant-es d'extrême droite. La blancheur n'est alors plus seulement productrice, comme évoqué plus haut, de transparence sociale, mais vient également attester, par marquage positif, d'une position raciale commune – facilitant, en l'occurrence, la parole raciste (Blee 2000 ; Duneier 2000 ; Cosquer 2020).

Cela ne signifie pas que ce type de *racial matching* soit indispensable à la conduite d'entretiens avec des sympathisant-es d'extrême droite. Comme l'a montré la chercheuse Vidhya Ramalingam à propos des interviews

menés avec les militant-es des *Sweden Democrats* (cf. plus haut), le fait d'être catégorisée comme une personne non-blanche peut avoir des effets heuristiques. En particulier, cette configuration vient susciter des registres de justification de la part des membres du groupe enquêtés, soucieux d'atténuer l'accusation de racisme dont ils savent pouvoir être l'objet – justifications particulièrement utiles à l'analyse de ce mouvement (Ramalingam 2021, 260)¹⁶. Dans le cadre de mon enquête, la configuration d'entretien m'a donné accès à un mode différent d'explicitation du racisme, se traduisant par un discours porté sur des groupes racisés absents lors de l'énonciation, et adossé à la perception d'une condition majoritaire commune. Mon matériau permet donc d'étudier les conditions et justifications d'un discours raciste spécifique, tenu dans une situation d'entre-soi blanc¹⁷. Du point de vue de mes questionnements de recherche, cette configuration m'a permis de saisir la saillance des motifs raciaux dans les visions du monde de ces électeur-ices, et en définitive la place prépondérante du racisme dans la fabrique de leurs préférences électorales – un point qui est loin d'aller de soi au sein de la sociologie française sur le vote d'extrême droite¹⁸. Reconnaître la blancheur comme productrice de connivence, c'est donc aussi souligner comment le racisme peut fonctionner comme liant social et politique, attestant de l'importance des processus de racialisation dans la production sociale ordinaire des opinions politiques.

Empathie et condition majoritaire

Les questions méthodologiques ne sont pas indépendantes des considérations éthiques ou politiques.

16 À ce titre, les recherches sur l'extrême droite effectuées depuis une positionnalité non-blanche sont à même de fournir des données et des résultats particulièrement rares, ce qui mériterait d'être davantage pris en compte dans les réflexions méthodologiques sur cet objet, ou par exemple dans la constitution d'enquêtes collectives sur ce camp politique (pour un manque en la matière, lire Damhuis et de Jonge 2022).

17 Ce matériau se distingue du recueil de la parole des personnes victimes de racisme, faisant le récit *a posteriori* de leurs expériences (voir par exemple Essed 1991). Il diffère également des modes d'enquête portant sur d'autres formes d'actualisation du racisme comme l'agression, l'insulte ou la discrimination.

18 Comme je le développe dans ma thèse (Faury 2021), un nombre conséquent de travaux sur le FN/RN ont eu tendance à négliger ou sous-estimer l'importance du racisme dans les orientations de vote en faveur de l'extrême droite. Ce point n'est d'ailleurs pas propre aux sciences sociales françaises mais traverse aussi la littérature internationale sur le populisme et l'extrême droite (voir sur ce point Mondon 2022).

Dans les textes proposant un retour sur les enquêtes auprès de sympathisant-es d'extrême droite, les enjeux pratiques – comment accéder au terrain ? quelle stratégie de présentation de soi adopter ? – rejoignent souvent des questionnements relatifs à la « bonne » relation, sur le plan éthique, qu'il faudrait entretenir avec les sujets de l'enquête, au moment du terrain comme dans les textes publiés ultérieurement (Bizeul 2008). Comme mentionné en introduction, la question placée au centre de la réflexion est alors généralement celle de la distance, morale comme politique, entre enquêteur-trice et enquêté-es, et par là de la défiance réciproque structurant la relation d'enquête. Dans plusieurs cas, la conduite de l'enquête est alors présentée sous la forme d'une *résorption* progressive de cette distance. D'un point de vue pratique tout d'abord, en gagnant la confiance d'un ou plusieurs membres du groupe étudié ; mais également, et c'est l'enjeu qui m'intéresse ici, du point de vue des façons de percevoir les sympathisant-es d'extrême droite et des jugements formulés à leur égard. Différents comptes-rendus d'immersions dans les partis d'extrême droite, et notamment dans le cadre d'enquêtes journalistiques (Tristan 1988 ; Checcaglini 2012), s'ouvrent par exemple par le récit de la « découverte » de la sympathie des militant-es. Pour reprendre une phrase du livre d'Anne Tristan, au début de son enquête sur le FN : « mon monde s'ébranle : je suis chez l'ennemi et l'ennemi est gentil » (Tristan 1988, 22). On imaginait les membres du FN sectaires et malveillants, ils sont en réalité chaleureux et accueillants. Au regard des différents éléments évoqués précédemment, on peut convenir que cette perception doit sans doute beaucoup aux caractéristiques sociales, et plus précisément raciales, des personnes alors accueillies – ces mêmes récits d'enquête témoignant par ailleurs à quel point cette « gentillesse » est différenciée racialement.

Si cette mise en scène de l'entrée sur le terrain peut paraître naïve par certains aspects, plusieurs travaux sociologiques sur l'extrême droite adoptent un script de présentation assez analogue. L'enquête est à nouveau présentée comme un moyen de réduire progressivement l'antipathie réciproque à l'œuvre entre sociologues et enquêté-es. On retrouve ce schéma de façon explicite

dans un ouvrage de la sociologue étasunienne Arlie Russell Hochschild, qui a connu un franc succès outre-Atlantique suite à la victoire de Donald Trump à la présidence des États-Unis. Dans *Strangers in their own land* (2016), A. R. Hochschild rend compte de son ethnographie dans la Louisiane rurale auprès de partisans du Tea Party. La portée normative de son travail est assumée dès le début de l'ouvrage : pour le dire dans ses termes, il s'agit pour la sociologue de traverser le « mur d'empathie » (*empathy wall*) qui s'est dressé entre libéraux et conservateurs aux États-Unis, rendant chaque camp indifférent ou hostile l'un à l'autre (*Ibid.*, 5). Face à cette profonde division, elle décide de quitter sa « bulle politique » pour aller à la rencontre de ces gens situés « de l'autre côté » de ce fossé partisan. L'approche compréhensive, ici servie par la démarche ethnographique, permet de rendre compte de leurs visions du monde. Le travail d'enquête participe ainsi à la construction de « ponts d'empathie » (*empathy bridges*) en permettant de « voir la réalité à travers leurs yeux » et de comprendre les liens tissés entre leurs existences, leurs émotions et leurs préférences politiques. L'ouvrage est ponctué de moments de mutuelle compréhension entre l'ethnologue et les différents protagonistes de son enquête, donnant à voir un horizon possible de réconciliation – les dernières pages du livre explicitant clairement ce dernier point (*Ibid.*, 265-266).

Si l'on peut entièrement partager la conception de l'auteurice quant à l'utilité méthodologique et épistémologique de la démarche compréhensive¹⁹, le problème de cette perspective est ici, à nouveau, qu'elle ne prend en compte que les antagonismes relatifs à des opinions politiques et partisans, sans s'interroger sur les proximités raciales objectives conditionnant la relation d'enquête. En particulier, si le racisme des sympathisant-es du Tea Party apparaît bien dans le compte-rendu d'enquête, le fait que l'auteurice échappe de fait à ce type de stigmatisation est insuffisamment thématiqué dans l'ouvrage²⁰. Le risque

19 Pour des réflexions, depuis l'anthropologie, sur la notion d'« empathie » et ses limites, lire par exemple (Hollan et Throop 2011 ; Bubandt et Willerslev 2015 ; Throop et Zahavi 2020).

20 Diverses recensions ont souligné cette euphémisation du racisme dans le livre d'A. R. Hochschild (voir notamment Bhambra 2017 ; Shapira 2017). Un certain « ventriloquisme » a pu également lui être reproché, l'ouvrage reprenant les pensées et paroles des partisans du Tea Party avec insuffisamment de recul critique (Martin 2016).

est dès lors, on le voit, que ces « ponts d'empathie » se construisent sur fond d'une reconnaissance raciale commune – et donc d'une dénégation de la perpétuation des inégalités ethno-raciales. La mise en récit de la résorption d'un clivage *horizontal* (entre bords politiques opposés) a ici pour effet de laisser dans l'ombre les mécanismes *verticaux* de domination raciale, au sein desquels l'autrice et ses enquêté-es apparaissent, malgré leurs différences politiques, du bon côté de la *color line*.

Prendre au sérieux la question raciale peut en tout cas inciter à une vigilance toute particulière vis-à-vis de telles injonctions réconciliatrices. S'agissant de ma propre enquête, au cours du processus d'interprétation des données, l'analyse des conditions raciales ayant facilité mon accès au terrain m'a conduit à ne pas surinvestir ce lexique de la « distance », qu'une attitude empathique permettrait ensuite de combler. Du terrain à l'écriture, la posture interprétative que j'ai tenté d'adopter a été au contraire de toujours (me) rappeler que ces sympathisant-es ne m'étaient justement pas *si* éloigné-es ; que leur racisme n'était pas un trait pathologique qui leur serait réservé, mais une modalité parmi d'autres de participation à des processus de racialisation plus larges (et dont, par ma position au sein de l'espace social racialisé, je bénéficiais). Ce souci de ne pas présenter l'extrême droite comme un phénomène pathologique est un trait commun à beaucoup d'études portant sur cet objet. Dans un ouvrage sur les néo-votant-es FN, le sociologue Pascal Duret insiste sur la nécessité sociologique de ne pas cantonner ces électeur-rices à un « parfait rapport d'extériorité » pour plutôt chercher, par l'enquête, à « comprendre ses 'ennemis' » (Duret 2004, 9-11). Dans son livre déjà évoqué sur les militant-es du FN, Daniel Bizeul défend que l'approche ethnographique permet de dépasser les jugements normatifs portés sur les membres de ce parti, présentés le plus souvent sous l'angle de l'altérité et du manichéisme (Bizeul 2003, 24-25). Si cette démarche me paraît absolument nécessaire, encore faut-il clarifier sur quels fondements épistémologiques cette dé-pathologisation doit se faire. Si j'ai cherché dans mon travail à rendre mes enquêté-es « compréhensibles » et non radicalement « autres », ce n'est non pas au nom d'une « commune humanité »

(Duret 2004, 191 ; Bizeul 2003, 33 ; voir aussi Busher 2021), mais afin de replacer leurs prises de position au sein d'une configuration sociale plus large, et en l'occurrence de spécifier leur place et leur rôle au sein du groupe majoritaire²¹. Comprendre l'extrême droite et ses membres ne consiste pas à rendre ces derniers plus « humains », mais à les *situer* dans un espace social racialisé, tout à la fois partagé et hiérarchisé, commun et inégalitaire.

Conclusion

À partir d'un terrain réalisé auprès de militant-es et d'électeur-rices du RN, cet article s'est interrogé sur les conditions raciales de l'enquête sur l'extrême droite. Alors que, s'agissant de ce type d'objet, beaucoup de réflexions méthodologiques et éthiques se concentrent sur la gestion des écarts (politiques, idéologiques, moraux) entre chercheur-es et enquêté-es, j'ai davantage insisté sur les proximités objectivement à l'œuvre dans la relation d'enquête, en particulier lorsque l'enquêteur-trice et les sujets de sa recherche partagent une même condition raciale blanche. S'il est vrai que l'extrême droite reste par certains aspects un terrain « difficile », l'identification blanche vient faciliter, selon diverses modalités, la conduite de l'enquête. La blanchité a pour premier effet de permettre au chercheur de se fondre dans l'entre-soi blanc qui caractérise usuellement le milieu enquêté. Cette forme d'*invisibilisation* lui garantit, outre des entrées sur le terrain facilitées, une sérénité supplémentaire, le plaçant à l'écart de la suspicion et de l'hostilité raciales communément partagées par les sympathisant-es d'extrême droite. En second lieu, et en particulier au cours des entretiens ou des conversations informelles, être identifié comme blanc peut ouvrir un espace de *connivence* entre le chercheur et ses interlocuteur-trices. Si un travail interactionnel de mise en confiance reste nécessaire, cette identification raciale permet une diminution de la censure sur la parole donnée, favorisant notamment l'accès à des expressions et récits racistes. Dans ce cas, la condition blanche ne fonc-

21 Comme le notait Pierre Bourdieu, « comprendre », c'est rendre sociologiquement raison, restituer à l'enquêté-e « sa raison d'être et sa nécessité », et transmettre au lecteur, à la lectrice, les moyens de « se situer au point de l'espace social à partir duquel sont prises toutes les vues de l'enquêté sur cet espace » (Bourdieu 1993, p. 924).

tionne plus comme invisibilisation, mais comme mode de reconnaissance. Ainsi, non seulement l'invisibilité prêtée à la blancheur ne vaut « que pour ceux qui l'habitent » (Ahmed 2004), mais elle peut également s'effacer au profit d'une revendication plus explicite, par certaines fractions du groupe majoritaire, de différences racialisées. L'investigation empirique auprès de l'extrême droite donne ainsi à voir des formes de politisation de la condition majoritaire, lesquelles constituent une des modalités de reconduction (et de défense) des hiérarchies raciales. Ces formes de politisation dessinent un clivage racialisé où la blancheur est alors moins le signe d'une « neutralité » qu'une marque de rattachement spécifique à un de ses bords (le bord dominant), qui peut participer à l'inclusion du chercheur au sein d'un « nous » majoritaire, opposé aux « eux » minorisés.

Le « système de marques » de la race imprègne ainsi tout le processus d'enquête, de l'accès au terrain jusqu'à la nature des données récoltées, et doit de ce fait être pris en compte dans l'analyse. Ce constat vaut également pour les appels à l'« empathie » et à la « compréhension » que charrient régulièrement les recherches sur l'extrême droite. Le travail de terrain, armé d'une posture empathique et d'une démarche compréhensive, permettrait alors de surmonter les différences et distances idéologiques et morales initialement à l'œuvre au début de l'enquête. Comme j'ai cherché à le montrer dans cet article, cet horizon normatif ne saurait cependant faire l'économie d'une réflexion sur le fait que, dans ce type d'enquêtes, chercheur-es et enquêté-es partagent le plus souvent une même condition majoritaire, et ce malgré leurs antagonismes politiques. De ce point de vue, c'est moins une distance que la relation d'enquête vient révéler que l'inconfort d'une proximité. La prise au sérieux de la question raciale fait ainsi perdre à la recherche de terrain sur l'extrême droite un peu de son héroïsme, voire de son innocence, mais lui fait en revanche gagner, peut-être, en intelligibilité et en lucidité.

Bibliographie

Ahmed, Sara. 2004. « Declarations of Whiteness : The Non-Performativity of Anti-Racism ». *Borderlands* (3) 2.

Aldrin, Philippe. 2003. « S'accommoder du politique. Economie et pratiques de l'information politique ». *Politix* (16) 64 : 177-203.

Alduy, Cécile, et Stéphane Wahnich. 2015. *Marine Le Pen prise aux mots. Décryptage du nouveau discours frontiste*. Paris : Seuil.

Avanza, Martina, et Arlie Russell Hochschild. 2018. « Entretien avec Arlie Russell Hochschild ». *Revue internationale de politique comparée* (25) 3 : 151-164.

Avanza, Martina. 2008. « Comment faire de l'ethnographie quand on n'aime pas "ses indigènes" ? Une enquête au sein d'un mouvement xénophobe ». In *Les politiques de l'enquête* dirigé par Alban Bensa, et Didier Fassin, 4158. Paris : La Découverte.

_____. 2010. « Qui représentent les élus de la « diversité » ? ». *Revue française de science politique* (60) 4 : 745-767.

_____. 2018. « Plea for an Emic Approach Towards 'Ugly Movements' : Lessons from the Divisions within the Italian Pro-Life Movement ». *Politics and Governance* 6 (3) : 112-125.

Bargel, Lucie. 2014. « Apprendre un métier qui ne s'apprend pas. Carrières dans les organisations de jeunesse des partis ». *Sociologie* 5 (2) : 171-187.

Belkacem, Lila, Lucia Dierenberger, Karim Hammou, et Zacharias Zoubir. 2019. « Prendre au sérieux les recherches sur les rapports sociaux de race ». *Mouvements*, dossier « Intersectionnalité » [en ligne].

Bhambra, Gurminder K. 2017. « Brexit, Trump, and 'Methodological Whiteness' : On the Misrecognition of Race and Class ». *The British Journal of Sociology* 68 (1) : 214-232.

Bizeul, Daniel. 2003. *Avec ceux du FN : un sociologue au Front national*. Paris : La Découverte.

_____. 2007. « Des loyautés incompatibles. Aspects moraux d'une immersion au Front National ». *SociologieS* [en ligne].

_____. 2008. « Les sociologues ont-ils des comptes à rendre ? ». *Sociétés contemporaines* 70 (2) : 95-113.

Blee, Kathleen M. 2000. « White on White : Interviewing Women in U.S. White Supremacist Groups ». In *Racing research, Researching Race : Methodological Dilemmas in Critical Race Studies*, dirigé par France Winddance Twine, et Jonathan Warren, 93-110. New York : NYU Press.

_____. 2003. *Inside Organized Racism : Women in the Hate Movement*. Berkeley University of California Press.

Boumaza, Magali. 2001. « L'expérience d'une jeune chercheuse en "milieu extrême" : Une enquête au Front national ». *Regards sociologiques*, n°22 : 105-121.

Boumaza, Magali, et Aurélie Campana. 2007. « Enquêter en milieu 'difficile' ». *Revue française de science politique* 57 (1) : 5-25.

Bourdieu, Pierre. 1993. *La misère du monde*. Paris : Seuil.

Bouzemat, Inès. 2019. « Le sous-champ de la question raciale dans les sciences sociales françaises ». *Mouvements*, dossier « Intersectionnalité » [en ligne].

Braconnier, Céline. 2010. *Une autre sociologie du vote. Les électeurs dans leurs contextes : bilan critique et perspectives*. Université de Cergy Pontoise : Lextenso Éditions.

Braconnier, Céline, et Jean-Yves Dormagen. 2010. « Le vote des cités est-il structuré par un clivage ethnique ? ». *Revue française de science politique* 60 (4) : 663-689.

Brouard, Sylvain, et Vincent Tiberj. 2005. *Français comme les autres ? Enquête sur les citoyens d'origine maghrébine, africaine et turque*. Paris : Presses De Sciences Po.

Brun, Solène. 2021. « Rechercher la race : les défis d'une enquête à mots couverts ». *Genèses* 125 (4) : 77-94.

Brun, Solène, et Juliette Galonnier. 2016. « Devenir(s) minoritaire(s). La conversion des Blanches à l'islam en France et aux États-Unis comme expérience de la minoration ». *Tracés. Revue de Sciences humaines*, n°30 : 29-54.

Bubandt, Nils Ole, et Rane Willerslev. 2015. « The Dark Side of Empathy : Mimesis, Deception, and the Magic of Alterity ». *Comparative Studies in Society and History* 57 (1) : 5-34.

Busher, Joel. 2021. « Negotiating ethical dilemmas during an ethnographic study of anti-minority activism. A personal reflection on the adoption of a 'non-dehumanization' principle ». In *Researching the Far Right. Theory, Method and Practice*, dirigé par Stephen D. Ashe, Joel Busher, Graham Macklin, et Aaron Winter, Routledge Studies in Fascism and the Far Right, 270-283. Londres : Routledge.

Cervulle, Maxime. 2013. *Dans le blanc des yeux : Diversité, racisme et médias*. Paris : Éditions Amsterdam.

Chauvin, Sébastien, et Nicolas Jounin. 2012. « L'observation directe ». In *L'enquête sociologique*, 143-165. Paris : Presses Universitaires de France.

Checcaglini, Claire. 2012. *Bienvenue au Front !* Paris : Jacob Duvernet.

Clair, Isabelle. 2016a. « Faire du terrain en féministe ». *Actes de la recherche en sciences sociales* 213 (3) : 66-83.

_____. 2016b. « La sexualité dans la relation d'enquête ». *Revue française de sociologie* 57 (1) : 45-70.

- Cosquer, Claire, Saba A. Le Renard, et Myriam Paris.** 2022. « Devenir 'métro' : ce que les migrations vers les outre-mer font à la blancheur ». *Critique internationale*, 2 (95) : 10-19.
- Cosquer, Claire.** 2020. « Ethnographier la blancheur dans les migrations françaises à Abu Dhabi : tensions épistémologiques et éthiques d'un "cynisme méthodologique" ». *Cahiers de l'Urmis*, n°19.
- Dahani, Safia.** 2022. « Une institutionnalisation dans la tradition. Sociologie d'un parti patrimonial, le Front national ». Thèse de doctorat de science politique, Université de Toulouse.
- Damhuis, Koen, et Léonie de Jonge.** 2022. « Going Nativist. How to Interview the Radical Right ? ». *International Journal of Qualitative Methods*, n°21.
- Delaine, Estelle.** 2021. « À l'extrême droite de l'Hémicycle. Une sociologie politique des nationalistes dans le champ de l'Eurocratie ». Thèse de doctorat de science politique, EHESS.
- Dorlin, Elsa.** 2009. *Sexe, race, classe. Pour une épistémologie de la domination*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Dottolo, Andrea L., et Abigail J. Stewart.** 2013. « "I Never Think about My Race" : Psychological Features of White Racial Identities ». *Qualitative Research in Psychology* 10 (1) : 102-117.
- Duneier, Mitchell.** 2000. « Race & Peeing on Sixth Avenue ». In *Racing Research, Researching Race : Methodological Dilemmas in Critical Race Studies*, dirigé par France Winddance Twine, et Jonathan Warren, 215-226. New York : NYU Press.
- Duret, Pascal.** 2004. *Les larmes de Marianne. Comment devient-on électeur du FN ?* Paris : Armand Colin.
- Esseveld, Johanna, et Ron Eyerman.** 1992. « Which Side Are You on ? Reflections on Methodological Issues in the Study of 'Distasteful' Social Movements ». In *Studying Collective Action*. 217-237. Londres : Sage.
- Fauray, Félicien.** 2021. « Vote FN et implantation partisane dans le Sud-Est de la France : racisme, rapports de classe et politisation ». Thèse de doctorat de science politique, Université Paris sciences et lettres (PSL).
- Frankenberg, Ruth.** 1993. *White Women, Race Matters. The Social Construction of Whiteness*. Minneapolis : University of Minnesota Press.
- Guillaumin, Colette.** 1977. « Race et Nature. Système des marques, idée de groupe naturel et rapports sociaux ». *Pluriel*, n°11.
- Hagendoorn, Louk, et Paul Sniderman.** 2001. « Experimenting with a national sample : a Dutch survey of prejudice ». *Patterns of Prejudice* 35 (4) : 19-31.
- Hamel, Christelle.** 2012. « « Dans le même temps, je découvre que je suis blanche... ». Entretien avec Christelle Hamel ». *Genre, sexualité & société*, n°7.
- Haraway, Donna.** 1984 [2007]. « Le témoin modeste : Diffractions féministes dans l'étude des sciences ». In *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences - Fictions - Féminismes*, 209-333. Paris : Exils.
- Harchi, Kaoutar.** 2020. « 'Checker les privilèges' ou renverser l'ordre ? ». *Ballast* [en ligne].
- Harding, Susan.** 1991. « Representing Fundamentalism : The Problem of the Repugnant Cultural Other ». *Social Research* 58 (2) : 373-393.
- Hatchett, Shirley, et Howard Schuman.** 1975. « White Respondents and Race-of-Interviewer Effects ». *The Public Opinion Quarterly* 39 (4) : 523-528.

- Henderson, Frances B.** 2009. « "We Thought You Would Be White" : Race and Gender in Fieldwork ». *PS : Political Science & Politics* 42 (2) : 291-294.
- Hochschild, Arlie Russell.** 2016. *Strangers in Their Own Land : Anger and Mourning on the American Right*. New York City : The New Press.
- Hollan, Douglas W., et C. Jason Throop.** 2011. *The Anthropology of Empathy : Experiencing the Lives of Others in Pacific Societies*. Berghahn Books.
- Talpin, Julien, Hélène Balazard, Marion Carrel, Samir Hadj Belgacem, Sümbül Kaya, Anaïk Purenne, et Guillaume Roux.** 2021. *L'Épreuve de la discrimination. Enquête dans les quartiers populaires*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Lambert, Anne.** 2015. « *Tous propriétaires !* ». *L'envers du décor pavillonnaire*, Paris : Seuil.
- Martin, William Isaac.** 2016. « Redneck blues ». *La Vie des idées* [en ligne].
- Mayer, Nonna.** 2002. « La consistance des opinions ». In *La démocratie à l'épreuve*, 19-49. Paris : Presses de Sciences Po.
- _____. 2015. « Le mythe de la dédramatisation du FN ». *La Vie des idées* [en ligne].
- _____. 2018. « Qualitatif ou quantitatif ? Plaidoyer pour l'éclectisme méthodologique ». *Bulletin of Sociological Methodology/Bulletin de Méthodologie Sociologique* 139 (1) : 7-33.
- Mayer, Nonna, Guy Michelat, Vincent Tiberj, et Tommaso Vitale.** 2017. « Questions de méthode ». In *CNCDH, La lutte contre le racisme, l'antisémitisme et la xénophobie. Année 2016*. Paris : La Documentation Française.
- Mazouz, Sarah.** 2008. « Les mots pour le dire ». In *Les politiques de l'enquête*, dirigé par Alban Bensa et Didier Fassin, 81-98. Paris : La Découverte.
- Mazouz, Sarah, et Mathilde Cohen.** 2018. « La condition blanche. Réflexion sur une majorité française ». *Journée d'Études*, EHESS Paris.
- McKeganey, Neil, et Michael Bloor.** 1991. « Spotting the Invisible Man : The Influence of Male Gender on Fieldwork Relations ». *The British Journal of Sociology* 42 (2) : 195-210.
- Mead, George Herbert.** 1963. *L'esprit, le soi et la société*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Mélusine.** 2020. « Être blanc, ou le privilège de l'ignorance ». In *Racismes de France*, 231-247. Paris : La Découverte.
- Mondon, Aurélien.** 2022. « Epistemologies of ignorance in far right studies : the invisibilisation of racism and whiteness in times of populist hype ». *Acta Politica*.
- Pierre, Jemima.** 2008. « 'I like Your Colour !' Skin Bleaching and Geographies of Race in Urban Ghana ». *Feminist Review* 90 (1) : 9-29.
- Orfali, Birgita.** 2001. « L'adhésion paradoxale : juifs, Antillais et ouvriers membres du Front national ». In *Les croisés de la société fermée. L'Europe des extrêmes droites*, 185-197. La Tour d'Aigues : Editions de l'Aube.
- Quashie, Hélène.** 2017. « Les "origines" présumées du chercheur. Ethnicisation et racialisation de la relation d'enquête dans des contextes migratoires vers le "Sud" (Sénégal) ». *Revue européenne des migrations internationales* 33 (2) : 229-254.
- _____. 2020. « Quand enquêter rime avec racialité. Revisiter les migrations du 'Nord' vers le 'Sud' et la production sociale des catégorisations arabe, noire et blanche à travers la réflexivité ». *Cahiers de l'Urmis*, n°19.

- Ramalingam, Vidhya.** 2021. « Overcoming racialisation in the field. Practising ethnography on the far right as a researcher of colour ». In *Researching the Far Right. Theory, Method and Practice*, dirigé par Stephen D. Ashe, Joel Busher, Graham Macklin, Aaron Winter, 254-269. Routledge : Routledge Studies in Fascism and the Far Right.
- Rhodes, Penny J.** 1994. « Race-of-Interviewer Effects : A Brief Comment ». *Sociology* 28 (2) : 547-558.
- Savage Brenda K.** 2016. « Race-of-interviewer effects and survey questions about police violence ». *Sociological Spectrum* 36 (3) : 142-157.
- Sawicki, Frédéric.** 2000. « Les politistes et le microscope ». In *Les méthodes au concret*, dirigé par Bachir Myriam. Amiens : Presses Universitaires de France.
- Shapira, Harel.** 2017. « Who Cares What They Think ? Going About the Right the Wrong Way ». *Contemporary Sociology* 46 (5) : 512-517.
- Sniderman, Paul M., et Edward G. Carmines.** 1997. *Reaching beyond Race*. Cambridge, Mass. : Harvard University Press.
- Snow David.** 2006. « Are There Really Awkward Movements or Only Awkward Research Relationships ? ». *Mobilization* 11 (4) : 495-498.
- Throop, C. Jason, et Dan Zahavi.** 2020. « Dark and Bright Empathy : Phenomenological and Anthropological Reflections ». *Current Anthropology* 61 (3) : 283-303.
- Tiberj, Vincent, et Patrick Simon.** 2016. « La fabrique du citoyen : origines et rapport au politique en France ». In *Trajectoires et Origines*. Paris : Ined.
- Tristan, Anne.** 1988. *Au Front*. Paris : Folio.
- Twine, France Winddance.** 2000. « Racial Ideologies and Racial Methodologies ». In *Racing Research, Researching Race : Methodological Dilemmas in Critical Race Studies*, dirigé par France Winddance Twine, et Jonathan Warren, 1-35. New York : NYU Press.
- West, Candace, et Sarah Fenstermaker.** 1995. « Doing Difference ». *Gender and Society* 9 (1) : 8-37.
- Zawadzki Paul.** 2002. « Travailler sur des objets détestables : quelques enjeux épistémologiques et moraux ». *Revue internationale des sciences sociales* 174 (4) : 571-580.